*Obstinément répondre…* À propos de *Sans place* d’Antoine Emaz auquel répond *Je s’en va* de James Sacré, éditions Méridianes, collection Duo, février 2019.

Sûrement on mesure la réussite d’une œuvre à l’effet qu’elle produit, à l’impulsion qu’elle suscite : qu’elle émeuve ou franchement bouscule, en tout état de cause, elle délivre des énergies, libère des élans. De cette puissance, de ce faisceau de possibles, cent façons d’accuser réception. Se plaçant au cœur de ce processus, les éditions Méridianes ont créé la collection Duo. Nous sommes en poésie, et quand un poète lit un autre poète, le plaisir de lire peut se muer en un immense désir d’écrire : comme emboîter le pas, prolonger, faire écho. Quand par surcroît un poète lit un poète de ses amis, la réponse se colore autrement encore, la relation se continue, la conversation s’approfondit. Le deuxième volume de la collection, paru en février dernier, et qui met en résonance *Sans place* d’Antoine Emaz et *Je s’en va* de James Sacré détient une tonalité d’autant plus particulière qu’Antoine Emaz nous a quittés aux premiers jours de mars. *Sans place* est le dernier signe que nous adresse le poète, signe d’autant plus émouvant que le poème, en son acmé, relate un de ces brefs instants de grâce qui nous rendent plus vivants.

Appelé par le poème, James Sacré suit Antoine Emaz pas à pas, se pose sur ses mots, les assimile, respire dans les blancs, reprend, module, varie et invente, selon sa formule, « quelque chose de continué ». Pour ne choisir qu’une seule page, la première de chaque poème, la « turbulence d’air et d’eau » d’Antoine Emaz devient sous sa plume « De la turbulence à peine », « peu nette » se transmue en « de moins en moins net », « ligne qui boursoufle/floue » en « Entre flou des souvenirs ». Plus qu’une réponse, nous le voyons, un répons.

Si les mots sont les mêmes, pourtant, d’un poème à l’autre, tout est différent. *Sans place* est un poème de plein air ; au bord de la mer, tôt le matin, s’éprouvent et s’expriment les modalités d’une présence au monde : « étranger dans le bleu », « rien n’a lieu/sinon les nuages parfois/des vagues », inertie que vient secouer un petit miracle, « joie//voir/le rire silencieux de la lumière/un enfant seul dans le matin/sans poids/dansant pailleté blanc/les dents/de la lumière qui brille/et tellement d’air ». *Je s’en va* déploie quant à lui des paysages chers à James Sacré : le Ponte Vecchio à Florence, la darse d’Asilah, les quais de Molfetta. Plus spéculatif (à rebondir, on soulève aussi des questions), James Sacré s’interroge : comment pénétrer la spécificité d’un univers poétique ? Comment l’explorer, s’y acclimater,  doucement s’y oser tout en gardant sa couleur, son timbre, sa voix ? Comment avec lui s’accorder à célébrer : « Comme un respir du temps :/Si de l’enfance a brillé ? » Si Antoine Emaz peine à trouver sa place dans le monde, James Sacré trouve une place dans le poème d’Antoine Emaz, s’y fraye un chemin de poésie ; *Je s’en va* salue le poète parti à une « nuit plus grande », et passe le relais à tous ses lecteurs. À notre tour en effet de le lire et le lire encore, d’écouter ce « on » si spécifique continuer « de bruire/comme un je silencieux ».

Florence Saint-Roch